



LA PSYCHANALYSE EN ISRAËL

Rachel Israël

(interviewée par Israël-Bernard Feldman)

Psychanalyste en Israël depuis 25 ans, Rachel Israël exerce à Tel-Aviv. Elle est venue de France, où elle pratiquait déjà ce métier.

Comment s'est passée votre intégration dans le pays?

Je suis arrivée avec la conviction résignée que je n'exercerai mon métier qu'en français, et en espagnol (la langue de ma mère), mais que je n'aurai jamais la chance de réaliser mon rêve de parler suffisamment l'hébreu pour être intégrée au pays, au point d'être une psychanalyste tout à fait israélienne. Mais le miracle s'est produit!

Cependant, commençons par le commencement.

Pendant un certain temps, tout de même, je n'ai seulement exercé que dans les 2 langues, que je possédais.

Puis un jour s'est présentée à moi ma première patiente parlant l'hébreu. C'était une femme d'origine iranienne, qui habitait Israël depuis 8 ans, alors que moi, je n'y étais que depuis 2 ans. Mais elle parlait l'hébreu moins bien que moi.

Malgré mon refus au départ, elle a beaucoup insisté (même auprès de mes collègues) pour commencer sa cure avec moi. Je lui ai expliqué qu'il y aurait un très gros problème de communication entre nous, non seulement de son

côté, mais aussi du mien. Elle m'a répondu quelque chose qui m'a ouvert une perspective importante pour un psychanalyste immigrant:

"C'est justement parce que vous ne parlez pas l'hébreu beaucoup mieux que moi, que je suis encouragée à venir chez vous. Jusqu'ici, j'ai été écrasée par la langue parfaite que parlent tous les psychologues, qui m'ont soignée".

Et son narcissisme, qui effectivement était un de ses gros problèmes, était absolument écrasé par sa faiblesse linguistique, sa difficulté à s'exprimer, par le léger agacement qu'elle percevait chez ces professionnels, par les mots qu'ils employaient et qu'elle ne comprenait pas, etc.

"Au moins avec vous, je me sens d'égale à égale!" me déclara-t-elle.

Et la cure a très bien fonctionné.

Une faiblesse peut donc devenir une force?

Ce que nous vivons, en tant que praticiens immigrants, comme une faiblesse, est tout simplement une donnée, qui possède un côté négatif et un côté positif.

Le côté négatif, c'est qu'au début, le psychanalyste exerçant dans cette nouvelle langue, doit se concentrer beaucoup plus intensément, ce qui ne va pas sans fatigue.

De plus, il doit avoir l'humilité de demander de temps en temps à l'analysant de répéter tel ou tel mot (difficile à comprendre), car ce n'est pas pour rien que ce dernier a été employé, et son emploi est de toutes façons justifié. C'est là le côté positif: le fait d'insister sur une parole signifiante permet à la cure de progresser.

La difficulté du maniement de l'hébreu, au début, n'a donc pas gêné votre carrière.

Non!

Vous êtes en Israël depuis plus de 25 ans maintenant. Vous étiez de quelle obédience en France?

Je vais employer un mot qui n'est plus d'actualité: j'étais d'obédience *orthodoxe*.

Bref, j'étais (et je le suis toujours) "classique".

Ceci veut dire que ma conception du transfert est classique, et que ma technique est respectueuse du cadre, des horaires, etc.

Ceci dit, j'ai dû apprendre, en Israël, à avoir plus de patients en face à face que de patients allongés sur le divan. Mais lorsque j'en ai parlé à des collègues français, anciens amis, ils m'ont dit que le même phénomène se passait chez eux.

De fait, l'analyse à 5 fois par semaine a pratiquement disparu du panorama psychanalytique!

Ce qui est sûr c'est qu'en Israël, les gens n'acceptent absolument pas de venir tous les jours, car l'israélien moyen possède un caractère actif, pressé.

Mes patients viennent 3 fois par semaine.

De plus, à cause de ce que je viens de décrire comme une espèce d'idiosyncrasie du caractère israélien, nombre de mes patients demandent à

poursuivre la cure en face à face, plutôt qu'allongés sur le divan; en effet, le face à face libère d'autres comportements, d'autres signaux que le purement verbal.

Une question se pose donc:

A cause de la différence culturelle, n'est-ce pas difficile pour le psychanalyste français de s'adapter à la mentalité d'Israël?

Je ne sais pas si le psychanalyste a à s'adapter à une mentalité!

Ce qui est sûr, c'est qu'en tant qu'émigrant ou immigrant (pour quel mot opter?) il a à tenir compte de l'imaginaire, et des codes de comportement propres à la culture du pays.

Mais cela vaut pour l'Argentine, pour l'Espagne (pays que je connais), pour n'importe quel pays finalement. Ce qui vaut peut-être plus encore pour Israël, c'est le fait que c'est un pays véritablement multiculturel (les gens y sont originaires de plus de 140 pays et amènent donc des comportements propres à leurs origines!). Néanmoins, la culture israélienne est connotée par la culture juive, ce qui permet une identité commune. Il convient de spécifier également que l'idiosyncrasie dont j'ai parlée concerne la population née dans le pays, dont l'influence est la plus déterminante.

C'est ce qu'on appelle la fameuse mentalité israélienne.

N'est-ce pas difficile de s'adapter à toutes ces "sous-cultures", en tant que praticienne de la psychanalyse?

Je ne dirais pas que c'est difficile. J'emploierais plutôt les termes "d'intéressant", de "piquant", de "fascinant", de "stimulant".

Cela fait découvrir d'autres horizons.

Je me permettrais de revenir à cette première patiente originaire d'Iran.

Lorsqu'elle m'a fait comprendre que la langue n'était pas un écueil, en le démontrant d'emblée d'une façon presque symptomatique, cette femme d'origine perse, simple (non universitaire), mère de famille, a fait une analyse absolument impeccable. Elle a plongé dans le transfert, en comprenant rapidement ce que c'était et en travaillant avec; elle a su analyser ses rêves d'une façon admirable. Elle savait elle-même apporter ce qu'il fallait de sa culture iranienne, pour expliquer ses métaphores. Son parcours a tout simplement été psychanalytique, alors qu'elle ne savait pas au départ qu'il avait existé un monsieur qui s'appelait Freud, étant donné l'écart entre sa culture d'origine et la culture européenne.

Mais, est-ce que le fait qu'elle n'était pas de culture européenne, et donc pas du tout au courant de la connaissance psychanalytique, ne l'a pas aidée?

En d'autres termes, les nombreuses "sous-cultures" non-européennes peuvent-elles aider au bon fonctionnement de la cure?

Probablement.

Passons au côté de la profession. Beaucoup de gens qui ont été psychanalystes en France, et qui ont immigré en Israël, se plaignent du

fait que la culture psychanalytique n'est pas très étendue chez les professionnels de la santé mentale (psychiatres et psychologues). Faites-vous le même diagnostic?

Je ne sais pas si cela a déjà été évoqué dans le cadre de votre revue, mais je pense qu'il faut en venir au statut de la psychanalyse en Israël.

Chaque pays donne un statut particulier à ses psychanalystes, à la psychanalyse, dans le but de la reconnaissance de cette dernière.

En Israël, on ne peut être psychanalyste que si on est médecin ou psychologue, diplômés, selon les critères du pays (inscrits au Ministère de la Santé).

A la différence de la France.

Une fois médecin ou psychologue, il faut suivre le cursus à "l'Institut de Psychanalyse d'Israël", à Jérusalem, qui était, jusqu'il y a très peu de temps, un organisme extrêmement orthodoxe.

Je ne dis pas qu'il est moins sérieux maintenant, mais il s'est un peu assoupli. Le cursus reste néanmoins extrêmement long et rigoureux. A cela certains formateurs ajoutent l'obligation de suivre la formation de "l'Ecole de Psychothérapie" de l'Université de Tel-Aviv.

Cela en fait donc des gens extrêmement préparés à la pratique de la Psychanalyse.

Mais, étant donné qu'ils sont à la base obligatoirement médecins et/ou psychologues, ils gardent un certain regard *médical*, et peuvent avoir recours aux médicaments, ou avoir tendance à mélanger des théories psychologiques (en utilisant des tests) à la "pureté" de la doctrine psychanalytique...

Ce n'est pas une critique de ma part!

La Psychanalyse a donc fonctionné ainsi jusqu'il y a quelques années.

En 1990, une véritable révolution est apparue dans le paysage professionnel israélien:

Sur les marges de la légalité, est apparue le groupe des "Lacaniens-Milleriens".

Il s'appelle "*Israel/Europe Group For Psychoanalytical Studies*".

C'est donc un groupe de lacaniens, d'obédience Miller, qui a commencé à faire des conférences, à constituer des groupes d'études, à organiser des colloques, et surtout à former des psychanalystes lacaniens, qui ne suivaient plus ce cursus strictement orthodoxe de l'Institut de Jérusalem.

Ce groupe n'est donc pas rattaché à "l'I.P.A." (ou "International Psychoanalytical Association").

Les psychanalystes formés par eux ne sont donc pas forcément médecins ou psychologues?

La majorité d'entre eux sont psychologues et/ou médecins, mais, il y a aussi parmi eux, comme en France, des personnes qui ont des formations littéraires, ou de communication. Pour ce groupe, ne pas avoir une formation médicale et/ou psychologique de base n'est donc plus un handicap pour l'exercice de la profession.

Ils ont rapidement fait école, car ils étaient extrêmement intéressants: ils ont introduit en Israël le discours de Lacan et l'intérêt pour ce dernier.

En 1992, un groupe de psychanalystes français lacaniens de diverses écoles, est venu en Israël pour rencontrer certains psychanalystes israéliens francophones, dont je faisais partie, et nous avons créé le groupe "*Etudes Freud-Lacan - Israël/France*" (dont j'ai été la présidente de 1994 à 1998), avec son pendant "*Etudes Freud-Lacan - France/Israël*".

Nous avons organisé, au départ, pendant plusieurs années des colloques pour psychanalystes français et psychanalystes israéliens francophones.

Ensuite, j'ai insisté pour que les colloques aient des moyens de traduction, afin de pouvoir inviter des psychanalystes, des psychiatres et des psychologues de langue hébraïque. Vous avez d'ailleurs vous-même participé à un de ces colloques en 1997.

Mon but était de promouvoir l'intérêt des professionnels israéliens (médecins et psychologues) pour la psychanalyse notamment lacanienne, donc française.

Le premier colloque, en 1993, s'intitulait: "*Identité du psychanalyste; La légitimité en question*".

En 1993, également, nous en avons organisé un autre sur le thème "*Psychanalyse et Langues*".

En 1995, "*Responsabilité du Psychanalyste dans la cité*" (avec le professeur AGASSI, philosophe israélien).

En 1997, "*Les Psychoses après Lacan*", (où vous aviez été un des intervenants).

Et en 1998, "*Malaise dans la civilisation*" (avec le célèbre écrivain israélien A.B. Yehoshuah).

Est-ce que ce groupe continue d'être actif?

Non, ce groupe s'est auto-dissout en 1999, pour des raisons que je qualifierais, avec humour, de non franchement psychanalytiques.

Mais il est connu que lorsque les groupes psychanalytiques ont tendance à grossir, ils se mettent à "bouillonner" de l'intérieur et à faire scission, et encore plus lorsqu'il s'agit de groupes lacaniens!

La fermentation a été telle qu'elle a entraîné la dissolution...

Pour être honnête, je dois dire qu'il y a aussi eu une influence israélienne dans cette dissolution, non pas par rapport aux concepts psychanalytiques, mais à cause de ce que nous avons vécu comme une certaine intolérance politique de la part des confrères français.

Ces derniers n'ont pas accepté que dans le groupe israélien, certains, dont moi (qui, comme ils l'ont prétendu, auraient pris position contre les accords d'Oslo, ce qui était faux) faisaient une mise en garde contre l'excès d'engouement qui découlaient des accords d'Oslo. Les événements actuels semblent nous avoir donné malheureusement raison.

A l'époque cela a entraîné une impossibilité de coopération.

Est-ce qu'il y a eu d'autres obstacles?

Oui.

Il y avait aussi une espèce de gêne vis-à-vis des psychanalystes israéliens, qui au fond se permettaient des choses, que les psychanalystes français ne pouvaient pas se permettre.

Pouvez-vous développer ce point?

En Israël, nous affrontons des situations, que je décrirais moins prévues par la théorie. Et nous parvenons à les résoudre, non pas avec les moyens du bord, mais avec beaucoup d'intelligence.

Israël vit dans une situation d'urgence, à cause de la situation politique, et cela ne cadre pas tellement avec le besoin de temps de la cure psychanalytique. Est-ce que les psychanalystes israéliens n'apparaissent pas se situer hors de l'orthodoxie, y compris "lacanienne", à cause de cette urgence.

Personnellement, je n'ai jamais abrégé le temps de mes cures.

Je dirais que la différence réside dans le complexe multiculturel, dont j'ai parlé au début de cet entretien, plutôt que dans le déroulement des cures.

Il m'arrive d'avoir des gens qui viennent pour un premier entretien, puis un deuxième, et qui ne reviennent plus. Mais cela se produit aussi dans d'autres pays.

Je ne suis pas sûre qu'ils abandonnent l'idée de faire une psychanalyse à cause du fameux stress israélien. Ils ont une structure opératoire, qui fait qu'ils ne sont pas mûrs pour la psychanalyse.

Je ne peux donc pas dire que dans le processus de la cure, il y a des choses que je fais ici (ou que je ne fais pas) que je ne ferais pas ailleurs.

Donc, ce n'est pas au niveau de la pratique que la différence se situe?

Non, mais je parle pour moi.

Il y a un psychanalyste dont le nom est connu en France (je ne le nommerai pas ici), qui a fait une tentative "d'Allyah" (immigration en Israël), et qui est reparti en disant qu'il s'avérait impossible d'avoir des patients authentiques ici !

D'autres psychanalystes européens (espagnols par exemple) n'ont pas pu rester également, car ils disaient que la mentalité israélienne n'était pas adaptée à la culture psychanalytique.

Je pense qu'ils ont un problème, et qu'ils devraient s'interroger sur cette impossibilité!

Moi, je prétends que nous sommes des *soignants*, même si Freud dit que la guérison vient de surcroît. Nous avons affaire à des personnes qui ont une douleur psychique, qui leur devient intolérable. Nous sommes quand même sensés leur apporter un secours, pour les aider à mieux comprendre ce qu'il leur arrive et pour qu'ils s'en sortent.

J'estime donc que ce n'est pas au patient à s'adapter à son soignant.

C'est au psychanalyste d'accueillir, de la façon qu'il faut, le patient, pour qu'après les deux ou trois premiers entretiens préliminaires, les choses puissent prendre le rythme souhaité.

Est-ce que ce n'est pas au niveau du Principe de Réalité que certains psychanalystes, notamment de France, ont des difficultés d'adaptation. On est plus proche d'une pratique médico-psychologique en Israël?

Peut-être. Néanmoins, j'ai eu un patient, qui me disait, les 3 dernières années de sa cure qu'il continuait son "*aventure personnelle*", car il avait deux plaisirs désormais: le sport et sa psychanalyse. Et cela a été une très longue analyse, que je qualifierais "de luxe", car il avait largement dépassé ses problèmes douloureux.

Passons à une autre question.

Quels sont les rapports des psychanalystes avec les psychiatres et psychologues (non analystes bien sûr)?

Un autre groupe francophone a existé de 1984 à 1889.

J'en ai été la secrétaire générale avec le Dr. Miquette RADWAN.

Il s'agissait du "*Groupe Psy de langue française en Israël*", qui, comme son nom l'indique regroupait les psychanalystes, psychiatres et psychologues francophones d'Israël.

Le problème c'est que les psychologues ont très peu d'idée concernant la différence entre la psychologie et la psychanalyse, et s'imaginent pratiquer cette dernière avec leurs patients...

Quant aux psychiatres, ils sont des "vrais" psychiatres en Israël: ils n'ont pas beaucoup de temps pour le patient, et ont très vite recours aux médicaments.

Par contre, si le patient précise qu'il est en cure psychanalytique, les psychiatres sont très contents, car cela les décharge. Néanmoins, ils ne recherchent pas la coopération avec nous, et n'essaient pas d'en savoir plus.

Ce sont donc des univers extrêmement séparés.

Mais au cours des colloques que vous avez organisés, vous avez précisé que des psychiatres et des psychologues ont participé?

Oui, mais il s'agissait de gens qui avaient fait leur propre analyse, ou qui cherchaient à agrandir leur pratique par le champ de la psychanalyse.

C'est donc très rare d'entendre un professionnel non concerné déclarer qu'il recherche une coopération.

En France, certains services d'hôpitaux (pas forcément psychiatriques) font appel au psychanalyste pour une collaboration, afin d'aider à la réflexion de l'équipe, ou pour s'occuper de certains patients.

Cela n'existe donc pas en Israël?

Si, mais cela est récent.

Il faut préciser que la société israélienne est confrontée à de dures épreuves (cf. les attentats qui remplissent les hôpitaux de victimes, et les salles de cure post-traumatique), et les soignants du pays sont dans une urgence terrible,

qui ne laisse pas beaucoup de temps à la collaboration avec les psychanalystes.

En France, il y a un essai de confrontation entre la psychanalyse et la victimologie, à cause du problème de l'urgence. Est-ce qu'en Israël, ceux qui traitent les psycho-traumatismes pensent à provoquer une telle confrontation, afin d'enrichir la réflexion?

Non.

Je crois qu'il y a tout un travail à faire.

De plus, les personnes qui sont sur le terrain, ne sont pas tous des psychologues ou des psychiatres. Je ne dis pas cela avec critique, car j'ai beaucoup de respect pour eux! Ce sont souvent des travailleurs sociaux (dont la formation est très longue et très complexe en Israël), qui arrivent les premiers sur le lieu de l'horreur, et qui doivent annoncer aux parents qu'ils n'ont plus d'enfants ou l'inverse, ou que leurs conjoints sont morts.

De fait, les "psy" arrivent le plus souvent dans un deuxième temps pour aider les travailleurs sociaux, ou les victimes.

De plus, il y a des associations de bénévoles qui ont été créées pour venir en aide aux victimes d'attentats. Ces gens font un travail merveilleux; parfois, ils ont eux-mêmes été victimes, et ils déploient beaucoup d'intelligence et de gentillesse, mais tout cela n'est pas professionnalisé. La coopération avec le psychanalyste n'est donc pas à l'ordre du jour pour eux.

En Argentine, lorsqu'il y a eu la dictature, les psychanalystes ont été persécutés par le pouvoir. Ils ont tous dit que leur pratique en a été influencée.

Est-ce que le fait qu'Israël est en guerre, depuis sa naissance, qu'il est soumis à des attentats extrêmement fréquents, influe sur le moral et donc la pratique du psychanalyste (qui peut lui aussi avoir perdu quelqu'un de cher), comme en Argentine?

Je dois d'abord dire que les deux situations ne sont pas comparables !

J'étais en Argentine à la fin de la dictature, en 1980, car j'y avais été envoyée pour faire des conférences à des psychanalystes et/ou psychologues ou bien psychiatres.

J'en ai rencontré un nombre impressionnant.

Quatre ans plus tard, j'y suis retournée pour le même travail.

Ils n'ont pas tous été persécutés directement, mais tout le monde savait qu'on dit tout au psychanalyste. Donc, l'opposant au pouvoir ("le terroriste "selon lui), confiait au psychanalyste des choses qui intéressaient la dictature. Quand le professionnel sentait qu'on approchait de ce genre de confidences, il se mettait à les fuir comme la peste, et donc arrêta la parole de l'analysant, ou bien ce dernier s'autocensurait pour protéger son analyste. Le jeu était donc rapidement faussé, et la parole ne pouvait plus circuler librement, ce qui était aberrant pour une cure.

Evidemment, cette situation n'existe pas en Israël. Nous ne sommes pas sous pression dictatoriale! C'est plutôt l'inverse (notre pays est une démocratie à outrance).

Par contre, ceci semble valable pour les psychanalystes qui soignent les rescapés de la Shoah, ou leurs descendants. Comme l'on sait, leur nombre est impressionnant en Israël. Il y a aussi ceux qui ont été des enfants cachés pendant cette période.

Ces personnes laissent apparaître ce sujet à un moment de leur cure, même si ce n'est pas pour cela qu'ils ont fait une analyse. Or les psychanalystes israéliens, d'origine européenne, ont très souvent eu le même parcours (rescapés, enfants cachés ou descendants de victimes de la Shoah). On assiste donc alors à une très forte dose d'identification au patient. Il en est de même lorsque le psychanalyste a perdu quelqu'un de cher dans un attentat ou à l'armée, et que le patient se trouve dans le même cas.

En Israël, tout ceci est plus massif qu'ailleurs, mais je ne pense pas que c'est un cas de figure qui n'existe qu'ici. Je suis persuadée que chez les psychanalystes juifs français, il y a aussi des rencontres de ce type avec leurs patients de même origine.

Parmi nos collègues lacaniens qui venaient de France à nos colloques, les juifs étaient extrêmement sensibilisés aux conséquences et séquelles de la Shoah, et ils nous racontaient que leurs patients juifs étaient plus à vif que les nôtres. Ici, en Israël, les rescapés ont surmonté les séquelles de la Shoah dans une mesure assez étonnante, car vivre ici a quelque chose de constructif pour eux, quoiqu'on en dise (cf. le silence imposé aux victimes au début de l'existence de l'État, mais pas seulement dans ce pays). Il y a eu quelque chose qui a permis de tourner l'angoisse en satisfaction d'avoir échappé collectivement à la disparition, et donc de se refaire narcissiquement.

L'identité a été soignée ici.

Mais, tout de même, statistiquement, le risque d'être confronté, au cours de la cure, au souvenir traumatique de la Shoah est plus élevé.

Avez-vous quelque chose à rajouter à cette interview?

Je regrette de n'avoir pas encore eu de patients juifs éthiopiens en analyse. Je pense que beaucoup d'entre eux n'arrivent pas à la cure, parce que leur culture d'origine interdit l'expression des émotions.

Ne parlez-vous pas d'ethnopsychiatrie plutôt que de psychanalyse?

Entre collègues, nous abordons souvent le point de la force thérapeutique des cures dites "culturelles". Par exemple, à l'hôpital psychiatrique l'approche ethno-psychiatrique permet de soigner les éthiopiens. Avec l'accord de l'équipe, le soignant traditionnel intervient et il y a très souvent un fantastique rétablissement!

Mais, lorsque les éthiopiens sont arrivés en Israël, il y avait parmi eux 60% d'enfants.

Ces enfants, maintenant sont à l'armée, ou bien entrent à l'université ou sur le marché du travail. Et beaucoup d'entre eux se sont remarquablement intégrés!

Ils ont vu tout le côté positif de la culture à l'occidentale.

La question se pose donc: pourquoi ceux-là ne seraient-ils pas aussi aptes à faire une analyse?

Peut-être sont-ils en conflit avec leurs parents?

Mais ce conflit est aussi un bon moteur pour faire une psychanalyse!
Par contre, il est vrai qu'en Israël on ne met pas encore assez en avant le fait qu'un conflit intergénérationnel peut être résolu par une analyse.
Il n'y a pas de "publicité" faite en faveur de la psychanalyse.
Il faut chercher pour faire une analyse.

Une dernière question.**Avez-vous des clients arabes israéliens ou connaissez-vous des psychanalystes de cette origine?**

Non, mais je pense que c'est dû au fait que j'habite à Tel-Aviv, ville habitée surtout par des juifs.

Pour mes collègues de Haïfa, où de nombreux arabes israéliens habitent, je suis sûre que c'est différent et qu'ils ont des patients de cette origine.

Pour ce qui est des praticiens, je sais qu'il y en a, mais ils ne sont pas venus dans les colloques que nous avons organisés.

Je connais des médecins arabes, dont des psychiatres, mais nous n'avons pas encore eu de rencontres entre les deux communautés sur le plan professionnel.

J'aurais tendance à penser que le contexte culturel joue aussi dans cela.

En effet, la culture arabe est très ancrée dans la tradition, très influencée par la religion, et surtout très clanique et basée sur l'autorité masculine.

Tout est attaché à l'ordre, à la hiérarchie familiale, groupale. Comment ce fonctionnement peut-il s'articuler avec la psychanalyse? Je n'ai pas vraiment de réponse, et je pense qu'il vous faudrait interviewer un psychanalyste arabe pour le savoir...

Merci beaucoup.

Il n'y a pas de quoi!

Propos recueillis par Israël-Bernard Feldman
